

ALLEGRO THEATRE

www.allegrotheatre.blogspot.fr

1^{er} décembre 2013

Déplace le ciel de Leslie Kaplan

Deux femmes dans un bar ou dans tout autre lieu où elles peuvent se trouver à côté d'une télévision allumée. De laquelle s'échappent des propos ineptes. Les deux femmes font, elles, danser les mots, les soupèsent, les refont à neuf. Entre deux évocations d'un certain Léonard, objet d'amour et de haine de l'une d'elles, elles parlent de vaches, de singes, des théories de Darwin, de la difficulté d'être et aussi, exemples farfelus à l'appui, de la supériorité de la langue française sur l'anglais... Ce faisant, elles remettent en question des convictions toutes faites et de fil en aiguille osent le face à face avec notre époque. Epuisées par ces échanges souvent burlesques il leur arrive de sombrer dans le sommeil. Et de rêver. Ces rêves qui leur apparaissent évidemment idiots ne sont pas sans les troubler. Elise Vigier et Frédérique Loliée, qui jouent et ont conçu la mise en scène, donnent une beauté inédite à ces moments qui offrent une opportunité à s'atteindre.

Leslie Kaplan a, à l'évidence inventé une nouvelle écriture scénique. Si son texte est d'une densité intimidante, il est aussi gorgé d'humour. D'un humour souvent âpre. Elle assène surtout la preuve (comme elle le faisait déjà dans "Duetto-Toute ma vie j'ai été une femme" et dans "Louise, elle est folle" déjà montées et interprétées par les deux mêmes comédiennes) que le théâtre est un champs où la pensée peut gambader, où elle a la liberté de se se déployer.

La salle était, le soir de la première, majoritairement occupée par des adolescents. Qui tout au long de la représentation n'ont pas mouftés et ont manifestés, lors des saluts, combien ils avaient été captivés. La preuve que leurs enseignants savent y faire.

Joshka schidlow

Quand deux comédiennes déplacent le ciel au TGP

Un beau texte porté par de bons comédiens, c'est peut-être simpliste, mais c'est déjà **l'assurance d'un spectacle réussi**. Avec *Déplace le ciel*, on a tout cela, et même plus encore. L'écriture de Leslie Kaplan, poésie d'un quotidien par là même transcendé, donnée à entendre par ces deux magnifiques comédiennes que sont Frédérique Loliée et Elise Vigier, tour à tour drôles, féroces, fragiles, émouvantes, perdues, résolues, font de ce spectacle un objet rare.

Entre réalité et rêve, lieu clos et soif d'ailleurs, quête d'amour et espérance nourricière, elles se débattent au milieu d'un poste de télévision intrusif et de murs froids qu'elles s'efforcent de dépasser, de franchir, de traverser. **Ces deux femmes, dont on ne sait rien, ont quelque chose d'universel.**

Comme le sont la recherche de l'amour, la solitude inévitable, le poids du réel, la soif de liberté, l'espoir indispensable. Tout cela prend vie grâce à **la beauté légère des mots**, à la drôlerie des situations et, redisons-le, au talent des comédiennes. *Déplace le ciel* est à voir, à entendre, à savourer. Même si, au bout du compte, on ne sait toujours pas où est ce fichu Léonard...

B.L.

Déplace le ciel de Leslie Kaplan. Au Théâtre Gérard Philipe

« Ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter » Williams Shakespeare

L'une attend l'amour. L'autre pas. L'une est résignée, l'autre est remuée. Elle fantasme, évaporée, s'évade, tandis que l'autre, cachée derrière ses lunettes noires, macère, tourne en rond. Entre elles deux, rode l'ombre d'un Léonard, l'ombre de l'amour, un semblant d'aventurier armé de violentes revendications. Une certaine image de l'amour avec son grand chapeau et son grand manteau, image un peu désuète, un brin usée, un archétype qui se balade entre ironie et cartoon. Une image frondeuse, virile, une image d'actions, de justice expéditive, une image de pur et dur comme un couvercle trop lourd qui les emprisonne, les étouffe, les écrase. Une certaine image de l'amour qui se mêle aux images omniprésentes d'une télévision toujours allumée.

L'une passe une partie de son temps à somnoler, l'autre passe le plus clair de son temps à rêvasser. Ressasse Léonard, cherche Léonard, admire Léonard. Mais qui est Léonard. Une noyade, une fuite ? *The bad Guy*? Elle s'acoquine au franc-tireur, emprunte au mythe, s'accroche à un prénom, comme un vêtement abandonné, une coquille vide. Cette idée de l'amour, gluante, leur colle le train, glisse sur les murs. Virevolte au-dessus d'elles l'ombre de Léonard, passe et repasse la présence fantomale du cow-boy qui les poussera à se reprendre, à se redresser, à se réinventer.

Attente et insatisfaction contaminent, alimentent la parole entre elles. Elles parlent de l'existence, de la langue française, du genre des mots, lâchent le fil du quotidien pour le désert de l'Ouest, car la simple énonciation de certaines villes américaines les transportent, les projettent dans les grands espaces sauvages de certains westerns.

Attente et conquête. Tandis que Léonard, shérif ou hors la loi, toujours tonton flingueur joue du pistolet devant la belle alanguie en crinoline.

Pourtant chez elles, tout reste atone, cloisonné, mécanique. Mais la belle de saloon, éternel second couteau, se prend au jeu, prend des libertés avec ses arrières plans, commence peu à peu à déplacer ses horizons. Car l'amour est une évasion que la réalité ne peut offrir.

Attente de l'amour. Dérivatif au quotidien. Attente et espérance qui bouleversent lentement les places auxquelles elles sont assignées. Leur désir, l'immobilité du songe devient une promenade, déplace pas à pas la logique mortifère dans laquelle elles s'étaient enfermées.

Léonard crée des perspectives, reconfigure ce qu'elles se figuraient. Leurs réflexions se frottent constamment à l'offre télévisuelle perpétuellement tendue, pour rebondir sur la texture élastique du rêve. Le rêve d'amour de l'une nourrit l'autre, le mal d'amour devient le mal nécessaire pour se détacher de la domination qu'elles subissent.

La quête d'amour devient alors une porte de sortie, devient une ouverture à l'empathie, la quête réenchante, consolide leur relation. L'ami Léonard éclaire les angles morts, aide les deux amies à prendre conscience de leurs forces, l'amour devient un outil pour décupler, repousser leurs limites.

La proposition s'emploie à questionner la réalité, déploie plusieurs niveaux de fictions, décale les corps, la gestuelle, démultiplie la narration.

Une réflexion de Leslie Kaplan, sur l'inertie des clichés, une invitation à accueillir l'autre en soi, un voyage abstrait porté par deux magnifiques comédiennes, Frédérique Loliée et Élise Vigier.

Actualité théâtrale

Déplace le ciel" Texte de Leslie Kaplan

Sur le plateau sans décor, deux femmes. Qu'elles se connaissent ou pas n'a que peu d'importance. Le lieu où elles se trouvent n'en a pas plus.

Qu'elles aient des certitudes, une certaine assurance, de l'arrogance face à la vie, ne les empêchera pas de formuler tout un questionnement, de se tenir sur le qui-vive.

Qui est le mystérieux Léonard que l'une d'elle veut retrouver à tout prix ? L'homme dont elle est amoureuse ou bien l'homme qu'elle poursuit pour le tuer ? A moins qu'elle ne soit poursuivie par lui et en réel danger.

"Déplace le ciel" ne répondra pas aux interrogations formulées. Et c'est au moment où l'on croit avoir saisi le fil, qu'il nous échappe.

Est-ce une pièce sur l'amour, la recherche de l'amour, le désir et la peur de l'amour, sur la solitude, sur le monde dans lequel nous vivons où toutes les réponses, si nous n'étions pas vigilants, seraient contenues dans les clichés, dictées par les idées reçues ?

Le texte de Leslie Kaplan, est vif, incisif. Il est servi par deux comédiennes épatantes, tour à tour malicieuses, irritantes, émouvantes ou pathétiques qui conduisent le dialogue comme une partie de ping-pong.

C'est drôle, enlevé. On s'y retrouve. On s'y perd. Mais on se laisse embarquer dans cet enchaînement de situations à première vue cocasses, mais derrière lesquelles se dissimule à peine la gravité de la vie.

Le travail de vidéo qui accompagne les deux personnages est original. Il apporte un prolongement au mystère du spectacle.

Le 04.12.2013

« Déplace le ciel » et parle d'amour, sinon de quoi parler ?

De quoi peut-on parler sinon d'amour ? C'est ce que font F (comme femme) et E (comme elle) à longueur de pièce, à savoir Frédérique Loliée et Elise Vigier dans « Déplace le ciel », pièce de leur amie Leslie Kaplan.

« Les vaches ça me rend optimiste »

Et comme l'amour mène à tout, plus sûrement que tous les chemins mènent à Rome, c'est parti pour parler de tout :

- de la langue anglaise (Kaplan née à New York a baigné dedans) jusqu'à un cours d'anglais, je ne te dis que ça my dear
- de la façon dont les mots français ressemblent à la chose qu'ils désignent ce qui aurait bien fait rire Henri Meschonnic qui se moquait de ce linguiste hexagonal prétendant que le mot locomotive ressemblait à une locomotive
- de la vache, tout de même plus vache que l'ignoble cow des anglais et ruminante philosophe avec ça, voire psy des près (« moi j'aime les vaches/ Les vaches ça me rend optimiste »)
- du « trompage » des huitres (rien à voir avec le trempage)
- de Léonard et encore de Léonard qui nous fait son Godot
- des hommes qu'on quitte pour toutes sortes de raison (exemple : « moi je suis amoureuse mais je préfère rompre/ comme ça c'est pas lui qui me quitte »)
- du jeu et de Shakespeare (elles doivent être des comédiennes, un truc du genre).

Le titre du spectacle « Déplace le ciel » surgit au cœur d'une réplique de ce babil à deux têtes :

« déplace le ciel
il n'y a pas de solution
il n'y a pas de résolution
mais une chose est sûr ma belle
le monde est grand ouvert
et il n'y a qu'une chose à faire

entrer dedans, direct »

Et, de fait, sans préambule ou temps d'approche, on est tout de suite en phase directe avec les deux actrices qui se sont dirigées elles-mêmes, sans metteur en scène ou œil « extérieur » mais en activant leur complicité et celle qu'elles entretiennent toutes les deux avec l'auteur.

Iphone, télé et rêves à gogo

On ne sait trop où cela se passe, dans un bar, une galerie commerciale, une salle d'attente, une cabine d'essayage. Aucune importance, aucune incidence. Tout est dans le babil, la dispute, le marabout-bout-de-ficelle. Parfois l'une des deux filles-femmes se couche en chien de fusil, s'endort. On entre dans son rêve (c'est la partie la moins réussie du spectacle car la plus alambiquée) et puis elle nous raconte son rêve où généralement un homme roule des mécaniques ou, sans se forcer, fait la tête à claques..

Les deux copines ont aussi des machines-partenaires : un iPhone qui donne des informations touristiques et chiffrées sur le monde entier et une télévision avec ses émissions de jeu et de société (témoignage poignant dont on se délecte pour faire monter l'audimat), télé avec laquelle elles dialoguent à l'occasion.

Ça part au quart de tour, ça passe du coq à l'âne et le spectacle se passe comme une lettre à la poste bien timbrée. La vie y suinte à tout va.

C'est la troisième fois que Leslie Kaplan écrit pour Frédérique Loliée et Elise Vigier, toutes deux anciennes élèves de l'école du TNB (Théâtre national de Bretagne) où elles ont créé avec d'autres le Théâtre des lucioles. En 2007 les deux actrices avaient commandé une pièce à Leslie Kaplan et ce fut « Duetto-Toute ma vie j'ai été une femme ». Puis en 2011, second volet « Louise, elle est folle ». « Déplace le ciel » complète la trilogie.

On aimerait bien qu'un théâtre ait l'idée de leur proposer de jouer d'un coup la trilogie d'autant que les deux premiers volets ont été peu vus. Elles ont tellement de plaisir à être ensemble sur un plateau de théâtre. Et puis Leslie Kaplan a visiblement plaisir à écrire pour elles ces pièces légères comme l'air et drôles comme tout. « Les allers retours entre l'écriture et le travail de plateau sont pour moi extrêmement stimulants » confesse-t-elle. Et cela se voit. C'est dire la jubilation qu'on a à être assis devant elles, à les voir déplacer le ciel en faisant bouger les lignes écrites par leur amie

J.-P. Thibaudat

Leslie Kaplan déploie ses livres selon un mouvement toujours ample et généreux : *L'Excès-l'usine*, *Le Livre des ciels* et *Le Criminel* formaient une sorte de trilogie fondatrice, six romans participent de la série *Depuis maintenant*. Cette fois, c'est vers le théâtre (pour le théâtre constituerait une direction et un mode d'emploi trop autoritaires) et vers les actrices Frédérique Loliée et Élise Vigier qu'elle se tourne avec *Toute ma vie j'ai été une femme* (2008), *Louise, elle est folle* (2011), puis, aujourd'hui (demain en fait, puisque la pièce, créée en novembre 2013 à Cavaillon, est montée jusqu'en décembre au théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis), *Déplace le ciel*.

La structure est aussi simplement évidente que chez Beckett : deux voix venant de nulle part, un décor traversé par toutes les paroles, les pires comme les meilleures, banales, expérimentales — « un bar, une télé » —, un objet — « un ordinateur » : de quoi faire du tout à partir du rien, du vide et du plein, du creux et de l'intensité, du rêve malgré le réel. L'important est de trancher entre ces modalités. On peut certes traîner la douleur et la mort, les répandre, s'y confondre, s'y noyer. On peut aussi leur échapper à partir des mots, de ceux qui, adressés, destinés, manifestés, écoutés donc, deviennent paroles. On prend alors appui sur la phrase, sur ses articulations. On monte, on gravit, on saute, et c'est soudain un autre ciel qui se déploie, qui se déplace, illumine et réfléchit la terre. Il suffit d'un écart pour qu'un travail vivant (aimer, découvrir, jouer, penser) donne souplesse et liberté à la respiration du sujet, et place ses étoiles intérieures selon une constellation inédite. Les voix sont ici désignées par des lettres, F et E, mais c'est la typographie qui discrimine les échanges, rythme le dialogue, rapporte les propos télévisuels ou radiophoniques. Caractères italiques pour l'une, romains pour l'autre. Le dialogue tourne autour d'un point essentiel. Quoi, comment, à qui dire ? Pourquoi s'adresser à l'autre plutôt qu'à soi-même ? Contre qui, avec qui parler ? Que faire du silence lorsque les signes le cernent ? Utiliser, jouer, ou se jouer des mots et de leur caractère arbitraire ? S'en moquer, s'y lover ? Comment aller du français à l'anglais, passer d'un monde à l'autre ? A quel tempo voyager du féminin vers le masculin, de l'ici vers l'ailleurs ? Et pourquoi ne pas offrir à la parole ce que la chanson, la ritournelle, la mélodie apportent de décisif ? Quels accents intimes donner à sa langue ? Selon quelle immensité intérieure habiter les phrases des autres ?

Le titre de la pièce n'est pas un constat, encore moins un ordre. *Déplace le ciel* : ce sont les mots du désir, la formule de cette force intime qui permet à chaque sujet parlant de porter sa question jusqu'à l'Autre, tout en modelant un monde commun qui pourrait accueillir la diversité des altérités sans écraser les différences. Terre, ciel, villes, champs, animaux, hommes, femmes, enfants. Les vaches, les serpents et les singes : les animaux que donc nous sommes, ou ne sommes pas, ou plus. Pas de ciel dans ce bar, aucun ciel à la télé, et encore moins dans l'ordinateur : l'infini est dehors et immanent à la voix, support d'une phrase sans majuscule ni point qui a toutes les audaces, toutes les fantaisies. On rit avec F et E, sans jamais rire d'elles, puisqu'on n'en sait pas plus que celles-ci. On partage et reconnaît leurs interrogations et leurs doutes. La transgression ne consiste pas à montrer sur scène certaines parties intimes de son corps, à choquer, à révéler, à exhiber ce que l'on croit devoir cacher : la télé s'en charge, merci bien. Cette tentation reste un geste qui ne se constitue pas comme acte. Ou un acte raté qui n'a rien d'une création. Cependant certaines phrases — à entendre comme les modalités mélodieuses propres à une pensée chantante — déploient, déconditionnent, déplient l'humain, et font surgir des possibles. Un autre ciel, du ciel dans le ciel, du mouvement dans le décor, un coup de vent, et une autre respiration anime la vie. Ainsi E n'est plus prisonnière de sa recherche obsessionnelle, elle s'est déplacée, s'est écartée de sa douleur. L'a non pas étouffée mais dérégulée.

Au début de la pièce, cette voix féminine ne peut rien dire d'autre que le manque de Léonard. Au fil de son déplacement, elle fait l'expérience d'un manque généralisé, et liste tout ce qui l'arrache à elle-même : la série des maux qui la renversent, l'ensemble des hallucinations qui confisquent sa singularité. En perdant ses repères, en heurtant sa propre passivité, elle s'y prend autrement avec les mots, avec F, avec les hommes, dans l'écoute et l'échange bienveillants. Léonard, pas plus que Godot, ne réapparaît. Et pourtant le désir de plaisir, comme le plaisir de désirer chanter, parler une langue étrangère, découvrir la langue de Shakespeare ou de Faulkner, voyager, rêver, la possibilité de dire non de mille et une manières, sur tous les tons, dans le bruit et la fureur, et la joie aussi — tous ces désirs se déterminent : le ciel est grand ouvert, il suffit, lorsqu'on a retrouvé l'énergie pour aller vers le monde, de sortir du bar, d'éteindre la télé, de fermer l'ordinateur. « déplace le ciel/il n'y a pas de solution/il n'y a pas de résolution/mais une chose est sûre ma belle/le monde est grand ouvert/et il n'y a qu'une chose à faire/entrer dedans, direct/entrer dedans direct ». Sans virgule donc, sans pause, sans arrêt, sans recul : déplacer son corps jusqu'au bleu du ciel, y aller, en anglais et en français, dans toutes les langues, pour que circulent les émotions, la pensée et les mots. Des idées jusque dans les choses, les choses dans les mains des hommes, afin que vive l'étonnement, et que la parole réponde à l'affect par la pensée, la pesée des mots, l'élan des corps. *En attendant Godot* finissait sur une immobilité interminable. *Déplace le ciel* fait le choix du mouvement et du départ, puisqu'on n'a qu'une vie, dans ce monde-ci, et que c'est " depuis maintenant " qu'il faut les inventer, avec ou sans Léonard. Une sorte de réalisme intégral et littéral, par lequel le corps de la langue s'éprouve comme justesse et vérité.

A PROPOS DE

LOUISE, ELLE EST FOLLE de Leslie Kaplan

Mis en scène par Elise Vigier et Frédérique Loliée

Création à la Maison de la Poésie à Paris en mars 2011

Texte paru aux éditions POL en mars 2011

TÉLÉRAMA.FR | 12 mars 2011 | par Emmanuelle

Bouchez

(...) Sur le plateau de la Maison de la Poésie à Paris, les deux actrices Frédérique Loliée et Elise Vigier jouent leur partition en virtuoses. Allant jusqu'à assumer avec doigté, les fêlures de leurs voix quand elles tentent un récitatif slamé-chanté... Il y a sans doute deux explications à cela. Ce texte scandé a été écrit pour elles par l'écrivain Leslie Kaplan, essayiste d'origine américaine qui depuis les années 70 observe la vie en France – à l'usine ou dans les cités comme dans les facs... Et puis les deux comédiennes sont complices depuis toujours, cofondatrices avec Martial di Fonzo Bo, Pierre Maillet et d'autres, du Théâtre des Lucioles en 1994, ce fameux collectif issu de la première promotion de l'École du Théâtre National de Bretagne. Elles ont elles-mêmes mis en scène leur drôle de show comme une revue où la harangue remplace la chanson, où l'image vidéo (façades d'immeubles de cités, ou prairies peuplées de chimères) devient comme un escalier somptueux. Mais sous leur cocasserie, c'est aussi la question du vivre ensemble qu'elles abordent : comment se débrouille-t-on avec l'identité, avec toutes nos identités. Et pas seulement avec l'origine des mots.

WWW.LEJDD.FR | mardi 8 mars 2011

(...) Les deux interprètes – étonnantes - investissent de tout leur corps ces mots courts, les font valser en l'air ou se chevaucher, les dansent en rythme. L'intelligent et astucieux dispositif scénique – un cube translucide installé sur le plateau- suggère différents espaces et, grâce à un système de projections, permet toutes les fantasmagories. Il est formidablement habité (...)

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE | 04 mars 2011, | par Bruno Deslot

(...) Yves Bernard a réalisé une scénographie remarquable, la situant au plus proche du champ sémantique exploré par l'auteur, entre rêve et hallucination. Le tissu rouge pourpre dont Elise et Frédérique s'entourent la taille, rappelle celui des peintures du Caravage. Que d'élégance !

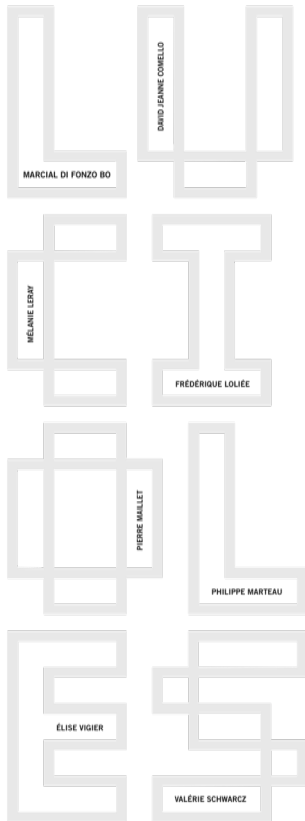
Depuis « Duetto ⁵ – Toute ma vie j'ai été une femme », une véritable complicité s'est établie entre Leslie Kaplan et les deux comédiennes du théâtre des Lucioles et dans « Louise, elle est folle », c'est la consécration.

ALLEGRO THEATRE | lundi 14 mars 2011

(...) Leslie Kaplan est sans doute aucun l'un (l'une) des rares auteurs dramatiques français digne de Bernard – Marie Kotès et de Jean – Luc Lagarce, disparus dans la fleur de l'âge. Si son sentiment de l'absurde qui gouverne nos vies évoque Beckett son propos est par ailleurs en prise directe avec notre désolant présent. On repère dans le maelström de paroles que déversent les deux occupantes du plateau (phénoménales Frédérique Loliée et Elise Vigier) l'aversion qu'inspire à l'auteur la société néo- libérale, le peu de cas qu'elle fait de nos préoccupations et son acharnement à rejeter les fous, c'est à dire tous ceux qui ne marchent pas au pas, hors de l'humanité.

TOUTELACULTURE.COM | jeudi 10 mars 2011

(...) Dans les superbes décors d'Yves Bernard, Frédérique Loliée et Elise Vigier se montrent toujours extrêmement inventives : elles dansent, crient, menacent, passent du côté du public, raccourcissent leurs jupes, et prennent des douches. Et cette énergie réjouissante est toujours juste, décrivant un nouvel état de la femme sans jamais la figer dans l'hystérie. Le texte de Leslie Kaplan (auteure en résidence à la Maison de la Poésie en 2009, et dramaturge de *Rosa la Rouge* mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo) fonctionne à la manière des tropismes de Nathalie Sarraute : partant d'une réflexion, chaque scène s'emballe dans le sillage des mots qui interrogent partant des cochons, du sexe, ou du vol de mots pour grimper jusqu'aux cieux aux qualificatifs innombrables. En creusant les mots, les comédiennes offrent de fascinantes plages de libertés : des zones où rien n'est « donné une fois pour toutes », et où les identités ne se laissent jamais enfermer dans des boîtes. Un spectacle ensorcelant.



THEATRE DES LUCIOLES

61, rue Alexandre Duval

35000 Rennes

www.theatre-des-lucioles.net

Administration | Odile Massart

T > + 33 (0)2 23 42 30 77

M > theatredeslucioles@wanadoo.fr

Diffusion | Emmanuelle Ossena – EPOC
productions

T > + 33 (0)6 03 47 45 51

Mail > e.ossena@epoc-productions.net